

Les styles explicatifs en sciences sociales

William Ossipow
Université de Genève

INTRODUCTION

Le propos de cette contribution est de montrer à la fois l'unité des sciences sociales par rapport à la visée explicative et leur diversité dès lors qu'est concrétisée cette visée au niveau des pratiques de recherche spécifiques. Je propose le concept de *style explicatif* pour rendre compte de cette unité et de cette diversité et j'exposerai plus en détails deux styles explicatifs particuliers, dont l'opposition est caractéristique des sciences sociales telles qu'elles se sont développées. Je montrerai par ailleurs que si les sciences sociales vivantes récusent les oppositions binaires réductrices de l'explication et de la compréhension d'une part, de la causalité et de l'implication d'autre part, elles n'en donnent pas moins une place privilégiée à l'explication causale.

Traiter de l'explication en sciences sociales nécessite, tant le sujet est vaste, quelques éclaircissements préliminaires concernant d'une part ce que sont les sciences sociales et d'autre part le concept d'explication qui sera retenu.

QUEL CONCEPT DE SCIENCES SOCIALES ?

Les sciences sociales forment un « ensemble flou » aux contours mal définis. Leur dénomination même est mal assurée, leur contenu relève de la géométrie variable. Au début du vingtième siècle, la scène universitaire allemande connaissait les « sciences de l'esprit » (*Geisteswissenschaften*),

appelées aussi « sciences de la culture », et qui étaient un ensemble largement dominé par l'histoire et la philologie. Piaget (1967) parle des « sciences de l'homme », de même que le philosophe Taylor (1971) parle des *sciences of man*. L'expression « sciences humaines » est courante dans de nombreuses universités. De surcroît, et contrairement aux sciences de la nature, les sciences particulières qui forment son contenu sont elles-mêmes des « sciences de l'imprécis »¹.

En France, la sociologie s'est profilée comme discipline autonome au XIX^e siècle déjà, rompant avec l'histoire et avec la philosophie. Étant science de la société et du social (ou du sociétal), elle put assez rapidement prétendre à un rôle central dans le dispositif de la nébuleuse des sciences sociales. Aujourd'hui, même si elle conserve ce rôle éminent, la sociologie n'est plus seule ; plusieurs sciences ou disciplines relativement disparates, dont le compte n'a jamais été vraiment fait, peuplent cet univers scientifique et les institutions académiques qui se sont organisées autour d'elles.

En fait il s'est produit dans le champ scientifique de l'étude du social ce qui s'était déjà produit dans celui de la nature, un processus continu et croissant de différenciation interne des champs disciplinaires accompagné d'une autoconstitution de nouvelles disciplines scientifiques émergeant d'un tronc commun. Ainsi la science politique s'est-elle constituée comme discipline autonome en se détachant de la tutelle de disciplines bien établies telles que le droit public ou l'histoire des institutions. Dans son développement, une discipline scientifique diversifie ses objets et ses méthodes, voit s'épanouir des sous-spécialités, des branches nouvelles à partir d'une souche commune et qui seront appelées peut-être à s'autonomiser un jour à leur tour.

Cette autoconstitution se trouve d'autant plus facilitée que la discipline émergente renouvelle généralement la vision de l'objet en empruntant et acclimatant des méthodes et des perspectives théoriques en provenance d'autres disciplines plus ou moins éloignées. Le contour des sciences sociales n'est donc pas donné une fois pour toutes. Il dépend beaucoup de facteurs institutionnels, en particulier des coutumes universitaires. Le découpage des disciplines incluses dans le périmètre des sciences sociales ne brille du reste pas par son caractère de stricte nécessité : les sciences économiques sont généralement considérées comme distinctes des sciences sociales, et pourtant qui pourrait mettre en question le caractère éminemment social des échanges de biens et de services ? La géographie est tantôt enseignée dans les facultés des sciences de la nature, inclinant cette science vers la géologie, tantôt dans les facultés des lettres, la rabattant vers une

1. Sur les concepts flous et les sciences de l'imprécis on peut se référer à Moles (1995). Plus particulièrement du point de vue des sciences sociales, voir le beau chapitre de Geertz (1986), *Genres flous : la refiguration de la pensée sociale*.

sémiologie de l'espace, tantôt dans les facultés de sciences sociales, considérant son objet sous l'angle sociétal du territoire habité. Le découpage universitaire des disciplines de sciences sociales frappe donc par sa contingence. Je considérerai donc l'ensemble formé par les sciences sociales comme un ensemble flou, aux contours mal dessinés, au contenu variable. Cependant, il convient de souligner que, si flou soit-il, cet ensemble contient pour le moins un noyau de disciplines que toute description de ces sciences devrait prendre en compte : la sociologie, l'anthropologie, la science politique, la démographie.

QUEL CONCEPT D'EXPLICATION ?

Il s'agit maintenant de préciser quel concept d'*explication* sera utilisé dans la réflexion qui va suivre. En sciences sociales, le concept d'explication a connu un sort suffisamment curieux pour qu'il en soit fait mention. Il faut donc rappeler ici brièvement la théorie développée par le philosophe et historien allemand Dilthey (1833-1911), car elle eut une importance historique considérable même si l'on s'accorde aujourd'hui à penser qu'elle n'est plus tenable. Dilthey adopta une distinction radicale entre deux types d'objets et également deux types de méthodes devant s'appliquer à l'investigation scientifique de ces objets. Une première catégorie d'objets comprend la nature et l'ensemble des phénomènes naturels, objets dépourvus de subjectivité, dépourvus de toute intentionalité et de toute capacité symbolisatrice. La causalité règne intégralement à l'intérieur de ce domaine et la méthode par laquelle il est possible d'accéder à l'intelligibilité des phénomènes naturels est précisément l'*explication*. Comme Durkheim le fit également, mais dans un sens diamétralement opposé, Dilthey accomplit un geste fondateur dans le domaine des sciences sociales : il fonda l'hétérogénéité radicale des sciences de la nature et des sciences de l'esprit. Il le fit sur la base d'une décision relevant d'une herméneutique, ou d'une précompréhension de la réalité (qui devait beaucoup à la tradition philosophique de l'idéalisme allemand) et qui consista, dans son cas, à considérer l'objet des sciences humaines comme de l'*esprit objectifié*, ou, en paraphrasant cette expression, comme de la subjectivité prisonnière de la matière, comme l'esprit est prisonnier de la lettre jusqu'au moment où un autre esprit vient le délivrer par le travail de lecture, d'interprétation et de *compréhension*. Si l'on admet, ce qui fut manifestement le cas de Dilthey, qu'une science se constitue, dans sa méthodologie, en fonction de son objet, il est alors logique que s'impose une épistémologie dualiste assignant des modes d'appréhension du réel différents selon les catégories d'objets. Chez Dilthey, il existe fondamentalement deux catégories d'objets des sciences : d'une part la nature et d'autre part l'esprit et ses manifestations, c'est-à-dire la culture. Cette dualité se retrouve donc au niveau de la méthodologie,

les diverses sciences de la nature devant viser à l'*explication par les causes* en vue de la découverte de régularités et de lois, les sciences de l'esprit étant finalisées par la *compréhension*, c'est-à-dire, chez Dilthey, la saisie intuitive et empathique de l'esprit et du sens déposés dans les monuments et documents produits par l'activité spirituelle humaine.

Le dualisme diltheyen, on l'a dit, n'est pas tenable. Il présuppose le rejet hors des préoccupations et des investigations des sciences sociales de pans entiers de la réalité qui caractérisent, structurent et finalement expliquent la réalité sociale. Il existe en effet dans la société humaine des phénomènes qui peuvent parfaitement faire l'objet d'investigations calquées sur des modèles tout différents de ceux de la philologie et de l'histoire culturelle. En particulier, les sciences sociales ont affaire à des ensembles d'individus ou, en des termes plus exacts, à des *populations*. Or l'appréhension scientifique des populations ne peut négliger une spécificité de cet objet, son caractère numérique. On pourrait, de manière légèrement provocatrice et fortement réductrice, affirmer que la mère de toute discipline des sciences sociales serait au fond la démographie, puisqu'en toutes circonstances, le social croise un problème de population : la sociologie des immigrés s'occupe de la population immigrée et de la population d'accueil ; la sociologie de la famille s'occupe de la population en tant que composée des familles ; la science politique étudie l'électorat qui est la population des électeurs ; la très célèbre opinion publique, objet de tant d'études, n'est rien d'autre qu'un concept flou renvoyant à une synthèse des multiples représentations et croyances de la population. Or la démographie n'est pas immédiatement concernée par la question du sens et de l'esprit objectif au sens hégélien. Si l'on prend l'exemple de la démographie médicale (l'épidémiologie), il est parfaitement légitime de s'interroger sur la diffusion d'une maladie dans une population (chez les hommes ou chez les femmes ; chez les jeunes ou chez les personnes âgées, etc.) sans se poser la question – par ailleurs également légitime – du sens que cette maladie peut avoir pour cette population. L'exemple de l'épidémiologie est représentatif d'une logique profonde de la recherche en sciences sociales comme en témoignent les réflexions de Sperber (1996) qui propose une approche des phénomènes anthropologiques par une *épidémiologie des représentations et des croyances*.

Il n'est donc clairement pas légitime de cantonner strictement et dogmatiquement l'explication dans le domaine exclusif de la nature et du mode d'investigation des sciences naturelles. De même, il n'est pas légitime de cantonner de manière rigide et tout aussi dogmatique la compréhension aux seules sciences de l'esprit. Comme l'ont montré diverses études, en particulier celles de Toumlin (1983), le fonctionnement même des sciences de la nature nécessite une prise en compte de la dimension herméneutique. Heelan (1997, p. 278) souligne, quant à lui, que « l'herméneutique

et l'esthétique expriment l'aspect poétique (au sens aristotélicien) de la vérité dans les sciences de la nature comme dans les sciences sociales ».

Si donc on ne retient pas le concept diltheyen de stricte dualité pour rendre compte du fonctionnement explicatif en sciences sociales, il est nécessaire de préciser à quel autre concept on va se référer.

Il y a, dans le concept généralement accepté d'explication, le renvoi à une extériorité : un phénomène, en principe, ne s'explique pas par lui-même. Il est nécessaire de recourir à une réalité hors du phénomène à expliquer sous peine de rester prisonnier d'une circularité conceptuelle inacceptable. « On pourrait définir la science comme ce qui nous permet de n'être pas surpris devant les événements ; une forme plus parfaite de la non-surprise est la prévision. La causalité, au sens le plus général, consiste à attribuer les événements, les phénomènes, à des objets identifiables, capables de les produire » (Ullmo, 1967, p. 642). Ce geste intellectuel de *l'attribution des phénomènes à des objets identifiables capables de les produire* est précisément ce que l'on peut entendre par explication. La cause est le phénomène producteur, l'explication est le mouvement de la pensée qui attribue une cause aux événements et aux phénomènes. Déjà l'épistémologie aristotélicienne liait la démarche scientifique à la découverte des diverses causes, la cause finale, la cause formelle, la cause efficiente, la cause matérielle². Même si cette batterie de causes peut être considérée comme largement caduque, il n'en reste pas moins que *l'explication causale* semble faire partie intégrante, depuis l'origine de la raison jusqu'à nos jours, d'un dispositif indépassable de la volonté de comprendre.

S'il est donc correct de tracer une continuité entre le concept d'explication et le concept de causalité de telle manière à parvenir à ce syntagme un peu boursoufflé, mais d'usage fréquent et commode, *d'explication causale*, on comprend alors d'autant mieux que l'explication se réfère à un phénomène extérieur B qui explique causalement un phénomène A. Si ce n'était pas le cas, on aurait le phénomène A qui s'expliquerait causalement par le phénomène A, c'est-à-dire par lui-même. Sur le plan logique on aurait une tautologie (l'eau bout parce que l'eau bout) et sur le plan ontologique, un phénomène de *causa sui*, d'être qui s'engendre lui-même, avec toutes les apories que cela peut soulever. On retrouve donc ici une dualité bien reflétée dans le langage philosophique et scientifique : celle du phénomène et de son origine productrice, de la cause et de l'effet, de la variable à expliquer et de la variable explicative.

Cette approche classique de l'explication est valable en premier lieu en ce qui concerne les phénomènes physiques. La dualité et l'extériorité de la cause et de l'effet reçoivent une illustration intuitive dans bon nombre de

2. Cf. Aristote, *La Métaphysique*, Livre A, § 3, 983 A 23.

phénomènes physiques simples comme une boule de billard mettant en mouvement une autre boule de billard. Il faut cependant admettre que les phénomènes de la vie, et peut-être plus encore les phénomènes de la conscience, ne se laissent pas réduire à un rapport de pure extériorité entre deux phénomènes. La vie est un dynamisme interne où apparaissent les phénomènes d'autopoïèse et d'autorégulation. Le paradoxe du biologique et du conscient consiste à affronter la contradiction des phénomènes *causa sui*, ceux qui sont la cause d'eux-mêmes et qui trouvent en eux-mêmes leurs propres normes de fonctionnement. Une solution classique de ce paradoxe consistait à introduire une dualité interne au vivant (et non plus purement externe comme dans la physique élémentaire qui régit les boules de billard) : ce fut généralement la dualité de l'âme et du corps, du psychique et du somatique, de l'esprit et de la matière, de la subjectivité et de l'objectal. D'une manière ou d'une autre, si l'on voulait sauver la causalité, il fallait maintenir la dualité.

Dilthey pensait que les phénomènes de l'esprit et de la culture échappaient à toute appréhension explicative et causale. Il est plus pertinent de dire que l'on a affaire à deux types d'explication, l'une externe et l'autre interne. L'explication externe recherche la cause d'un phénomène hors de ce phénomène, comme le mouvement de la boule de billard A s'explique par l'action causale du mouvement de la boule B. L'explication interne attribue l'origine des événements et phénomènes à un ressort interne, non directement observable mais que l'on doit postuler et que l'on peut diversement appeler élan vital, volonté, motivation, intentionalité ou rationalité. Cette distinction de la causalité interne et externe ne recoupe par ailleurs en aucune manière celle des sciences de la nature et des sciences de l'esprit. La vie et les phénomènes biologiques relevant des sciences de la nature relèvent de la causalité interne (autopoïèse) alors que tout le courant de la sociologie durkheimienne, appartenant de plein droit aux sciences sociales, se réfère constamment à une causalité externe.

L'IDÉE DE STYLE EXPLICATIF

Je propose le concept de *style explicatif* pour rendre compte à la fois de l'orientation déterminée vers l'explication que l'on trouve dans les sciences sociales et de la diversité remarquable que cette orientation prend dans ses concrétisations et opérationnalisations. C'est pourquoi, il y a plusieurs styles explicatifs. J'admets volontiers que le *style explicatif* est, lui aussi, un concept flou. Il peut cependant se laisser cerner par trois éléments qui entrent en combinaison pour composer ce style.

En premier lieu, un style explicatif s'applique à un objet de la recherche, objet défini et construit par le chercheur. La construction-définition de

l'objet est un moment crucial de la constitution du style explicatif. À ce stade sont à l'œuvre une herméneutique de l'objet et une décision interprétative relative à la nature générale de ce que l'on va étudier et qui oriente de manière décisive le style de recherche. Il n'est ainsi nullement indifférent que le chercheur définisse son objet d'étude comme une *chose*, ainsi que le fit Durkheim, plutôt que comme une action individuelle orientée par une signification, à la manière de Weber. Il s'agit là d'un niveau métascientifique et présicientifique, d'une décision fondamentale préalable à l'engagement méthodologique et qui ne lui doit rien, d'une précompréhension de l'objet qui détermine pourtant largement le style explicatif.

En second lieu, le style explicatif mobilise un type de causalité. Sans aller dans les détails, il y a lieu de rappeler ici ce qui a été signalé plus haut, la distinction entre causalité interne et causalité externe. Dans la causalité externe, on trouvera tous les concepts de type holiste auquel on assigne un rôle causal sur les phénomènes individuels et collectifs : le système, « l'économique en dernière instance », la société, la structure, etc. La causalité interne fait appel à des ressorts psychiques de l'action humaine dans la société tels que la passion – il y a toute une psychologie des passions humaines dans l'œuvre de Tocqueville par exemple – ou tels que la rationalité chez Weber, ou tels que les « bonnes raisons » que les acteurs sociaux peuvent avoir d'agir d'une certaine manière, ou encore tels que l'inconscient. Au fond, c'est toute théorie causale qui est candidate à l'explication en sciences sociales³.

Le troisième élément du style explicatif est la méthode mise en œuvre. Elle n'est pas indépendante de l'objet et de sa construction herméneutique et pourtant elle s'en distingue conceptuellement. Il y a souvent des « blocs » stylistiques qui lient un objet stylisé, typifié par une longue pratique des sciences sociales, et une méthodologie donnée. Ainsi les enquêtes d'opinion publique recourent-elles quasiment automatiquement aux sondages et à toute la méthodologie élaborée depuis cinquante ans à leur propos.

Dans l'impossibilité de passer en revue, dans les limites de ce travail, l'ensemble des styles explicatifs qui existent en sciences sociales, il me paraît intéressant d'en développer deux plus en détails. L'histoire de la sociologie a brossé, presque jusqu'à la caricature, le contraste entre le style explicatif que Durkheim a développé à la fin du XIX^e siècle et le style explicatif proposé par Weber, qui inscrit la sociologie dans la tradition allemande de la science historique et philologique. « La sociologie classique fut

3. Herman, dans son ouvrage *Les langages de la sociologie* (1983), distingue six traditions sociologiques auxquelles sont attachés des modes explicatifs à chaque fois spécifiques. On trouve ainsi les traditions positiviste, dialectique, compréhensive, structuro-fonctionnaliste, structuraliste et praxéologique.

dominée par deux traditions de pensée qu'il n'est pas faux de qualifier d'école française et d'école allemande, Durkheim et Weber étant généralement considérés comme les représentants typiques de ces deux traditions » (Coenen-Huther & Hirschhorn, 1994, p. 5). Je commencerai par typifier les deux écoles qui ont dominé la sociologie classique pour examiner ensuite brièvement les variantes obtenues par des investissements différents des trois éléments composant le style explicatif.

LE STYLE EXPLICATIF EMPIRISTE (ÉMILE DURKHEIM)

Je suivrai principalement le célèbre ouvrage de Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, datant de 1895 et qui peut constituer une sorte de manifeste d'une sociologie prétendant à la même rigueur qu'une science de la nature.

Voyons d'abord le premier élément d'un style explicatif, l'objet de l'investigation en sciences sociales. La sociologie a pour objet ce que Durkheim appelle les *faits sociaux* (chap. 1 des *Règles*). Tout naturellement, Durkheim cherche à cerner la spécificité d'un fait social et à le différencier par rapport, par exemple, à un fait biologique. Boire, dormir, manger, etc. sont des activités qui constituent des faits biologiques et qui ne peuvent faire l'objet, en tant qu'activités relevant de la physiologie, d'une approche sociologique. En revanche, affirme Durkheim, s'acquitter de sa tâche de frère, d'époux ou de citoyen relève d'un ordre de réalité qui est le social. De manière plus précise, ces rôles sociaux ont une double caractéristique commune : en premier lieu être définis « en dehors de moi » (Durkheim, 1992, p. 3), c'est-à-dire d'avoir une existence indépendante des individus. On peut en effet définir un fait social « aussi par la diffusion qu'il présente à l'intérieur du groupe, pourvu que [...] on ait soin d'ajouter comme seconde et essentielle caractéristique qu'il existe indépendamment des formes individuelles qu'il prend en se diffusant » (p. 11) ; en second lieu, le fait social a le pouvoir d'exercer une contrainte sur les individus, comme on peut le constater facilement avec des faits sociaux tels que le droit, la morale, la religion, les usages, les modes, etc. (p. 12).

Le fait social chez Durkheim est donc une donnée objective extérieure, plus ou moins généralisée dans la société (mais en tout cas pas idiosyncrasique) et s'imposant du dehors aux individus qui doivent s'y soumettre. Au début du chapitre 2, Durkheim énonce la première et très fameuse règle de la méthode sociologique, qu'il considère lui-même comme « la plus fondamentale » : « *considérer les faits sociaux comme des choses* » (souligné dans le texte, p.15). Ici, nous sommes typiquement devant une intuition compréhensive relevant d'une herméneutique de l'objet : le fait social est vu *comme* une chose, il est défini et construit de telle manière

qu'il se présente tel un objet. Durkheim va donner une définition très empiriste du fait social comme chose : les faits sociaux, nous dit-il, « sont l'unique *datum* offert au sociologue. Est chose, en effet, tout ce qui est donné, tout ce qui s'offre ou, plutôt, s'impose à l'observation » (p. 27).

La magie du « comme » (*als... as...*) permet de situer l'objet de la sociologie dans l'univers réaliste, objectif des choses avec les très importantes propriétés que ce concept véhicule. En premier lieu, les choses au sens le plus commun (une chaise, une montre, un arbre) sont extérieures par rapport à la conscience individuelle ; elles habitent le monde et donnent prises à l'observation. En second lieu, considérer les phénomènes comme des choses, dans leur existence désacralisée hors, par exemple, de tout geste divin de création, a permis la naissance de la science moderne. S'il est une insistance chez Durkheim, c'est bien celle qui martèle l'extériorité de l'objet par rapport à la conscience des individus, mais aussi celle qui rabat, de manière très cohérente, la science de la société, la sociologie, sur le modèle des sciences de la nature. La décision liminaire de considérer les faits sociaux comme des choses inaugure cette insistance en installant l'objet dans la réalité objective extérieure. La « chose » sociologique jouit ainsi de la même extériorité par rapport à la conscience psychologique que les molécules, les astres ou les minéraux.

D'autres passages des *Règles* soulignent cette orientation de rabattre la sociologie vers les sciences de la nature. On considérera à cet égard comme très caractéristique ce passage des *Règles* où le sociologue français analyse ce qu'est un sentiment collectif :

Un sentiment collectif, qui éclate dans une assemblée, n'exprime pas simplement ce qu'il y a de commun entre tous les sentiments individuels. Il est quelque chose de tout autre, comme nous l'avons montré. Il est une résultante de la vie commune, un produit des actions et des réactions qui s'engagent entre les consciences individuelles ; et s'il retentit dans chacune d'elles, c'est en vertu de l'énergie spéciale qu'il doit précisément à son origine collective. Si tous les cœurs vibrent à l'unisson, ce n'est pas par suite d'une concordance spontanée et préétablie ; c'est qu'une même force les meut dans le même sens. Chacun est entraîné par tous (p. 112).

On voit ici à l'œuvre un lexique typiquement physique – résultante, action, réaction, énergie, force, mouvoir, entraînement – qui se situe en parfaite continuité avec la thèse de la « chosité » et de l'extériorité des faits sociaux. Plus loin, cherchant à définir les propriétés du milieu social dans lequel se déroulent les phénomènes sociaux, il parlera, en recourant encore au lexique chimico-physique, du « nombre des unités sociales ou, comme nous l'avons dit aussi, le volume de la société, et le degré de concentration de la masse, ou ce que nous avons appelé la densité dynamique » (p. 112).

C'est ainsi qu'il faut comprendre la très grande insistance de Durkheim à repousser toute explication psychologique. *Les Règles* contiennent de nombreux passages où Durkheim réfute la pertinence du recours à la psychologie comme dispositif explicatif. En particulier, il refuse de prendre en compte l'intention des acteurs sociaux, déclarant que « toutes ces questions d'intention sont, d'ailleurs, trop subjectives pour pouvoir être traitées scientifiquement » (p. 95). Psychologie et intention renvoient à un ordre de phénomènes à la fois individuel et interne qui contredit complètement la vision du social comme extériorité exerçant du dehors une contrainte sur les individus. Le social donne alors prise, dans la logique réductionniste de l'analogie avec les phénomènes extérieurs et naturels, à une appréhension en termes d'explication causale externe. C'est là le deuxième élément du style explicatif, le type de causalité à l'œuvre au sein du social. Dans la mesure où Durkheim considère le social comme une force extérieure, un pouvoir, une énergie, il oriente l'explication vers ce qu'il appelle, reprenant un antique concept remontant à Aristote, la *cause efficiente*. « *Quand donc on entreprend d'expliquer un phénomène social, il faut rechercher séparément la cause efficiente qui le produit et la fonction qu'il remplit* » (souligné dans le texte, p. 95). Bien que de nature immatérielle, les faits sociaux ne sont pas moins des forces capables de transformer le milieu social, de déployer une énergie produisant des effets. Cette force et cette énergie transformatrice sont donc à la source de l'intelligibilité de la transformation du monde et peuvent être légitimement appelées cause efficiente. Réagissant contre le finalisme qui, selon lui, anime la vision sociologique d'un Comte ou d'un Spencer et, qu'en perspective aristotélicienne, on doit relier à la cause finale, Durkheim cherche la cause des phénomènes dans l'antécédence. Au lieu de chercher l'explication d'un phénomène dans son utilité sociale supposée, il faut en chercher l'explication dans des faits sociaux primordiaux et antécédents : « La cause déterminante d'un fait social doit être cherchée parmi les faits sociaux antécédents et non parmi les états de la conscience individuelle » (p. 109).

En privilégiant l'extériorité de la chose et l'efficience, Durkheim installe donc clairement le type d'explication de la sociologie dans le sillage de l'explication valable dans les sciences de la nature. Il considérera même, contre l'opinion de Mill, que la sociologie est une science au moins partiellement et indirectement expérimentale, la méthode comparative permettant de pallier l'impossibilité où se trouve le sociologue de manipuler et de reproduire les phénomènes comme le peuvent le physicien et le chimiste.

À ces considérations de base de l'approche durkheimienne de l'explication sociologique, j'aimerais ajouter quelques réflexions complémentaires. Le fait de considérer les « faits sociaux comme des choses » installe, comme déjà suggéré plus haut, la sociologie dans la ligne positiviste et même, pour reprendre une expression de Sperber (1996), dans une ligne

matérialiste et naturaliste de l'explication en sciences sociales. Les faits sociaux selon Durkheim ne relèvent donc pas des profondeurs d'une subjectivité, ni des aléas d'une intentionalité individuelle. Ils relèvent d'autres faits sociaux qui agissent comme cause extérieure. La posture scientifique consistant à considérer les faits sociaux comme des choses entraîne deux conséquences importantes. En premier lieu, les choses ont une intelligibilité qui renvoie à leur définition au niveau conceptuel, elles ont une intelligibilité qualitative car on peut les nommer et les conceptualiser, cerner et décrire leurs caractéristiques. Cette analyse qualitative et conceptuelle peut s'accomplir à l'intérieur d'une démarche de constitution de *types*, de construction de typologies à laquelle Durkheim consacre du reste beaucoup d'attention dans le chapitre 4 des *Règles* comme ailleurs dans son œuvre, à propos du *Suicide* notamment.

Mais il est un autre aspect des « choses », qui nous permet d'aborder le troisième élément du style explicatif, la méthode mise en œuvre : les choses, objets ordinaires ou faits sociaux, ont la propriété d'être plus ou moins nombreuses et par conséquent dénombrables. Le fait social du suicide donne prise non seulement à une définition du suicide, non seulement à une typologie des formes de suicide, mais encore au dénombrement des suicides et à une analyse statistique de leurs fréquences. Il s'agit, comme les autres phénomènes sociaux, d'une réalité diffuse dans la société selon des règles de distribution qu'il appartient précisément au sociologue de mettre à jour. On comprend mieux alors le parti pris chosiste, matérialiste du style explicatif de Durkheim : tant l'approche typologique que l'approche quantitative du recensement des fréquences d'apparition du phénomène peuvent être appliquées indifféremment à des objets ou à des personnes. Les statistiques s'appliquent aussi bien à la fréquence d'apparition des pluies dans une région, des défauts des pièces usinées dans une chaîne de fabrication, qu'à la diffusion des symptômes d'une pathologie dans une population donnée (épidémiologie). En fait, l'épidémiologie comme science de la diffusion dans une population de traits caractérisables sur le plan de la pathologie médicale, n'est qu'un cas particulier d'une science sociale qui serait alors la science sociale *par excellence*, à savoir la démographie ou science des populations. Si l'épidémiologie est la démographie des traits médicalement pathologiques, la sociologie « chosiste » pourrait être la démographie des représentations et des comportements collectifs. Toujours est-il que dans la mesure où une société humaine est un ensemble dénombrable d'individus possédant à la fois des traits semblables et des traits qui les différencient, la réduction « matérialiste » de l'explication à la recherche des causes de variation des fréquences est méthodologiquement justifiée, tout au moins comme un des styles explicatifs possibles en sciences sociales.

Cette approche chosiste et matérialiste s'appuyant sur le dénombrable offre l'avantage incomparable de permettre de prendre appui sur l'outil

mathématique et, en particulier, sur l'outil statistique. À partir de là, les sciences sociales, que cela soit la sociologie, la science politique ou, de manière éminente, la démographie, auront tendance à se mathématiser de plus en plus rejoignant ainsi la manière d'opérer privilégiée des sciences de la nature depuis Galilée.

En résumé, on a, avec Durkheim, un style explicatif qui 1) considère l'objet des sciences sociales comme des choses, 2) recherche une causalité extérieure aux individus (non psychologique) et 3) utilise de manière privilégiée l'outil statistique particulièrement apte à l'analyse de la diffusion des traits dans une population. Tout un style explicatif est ainsi défini qui va peu à peu constituer ce que Taylor (1971) appelle le *main stream* des sciences de l'homme et qui, effectivement, a joué un rôle éminent dans la diffusion de la sociologie comme connaissance de la société et dans son arrimage, grâce à sa méthode statistique, aux canons généralement, sinon universellement, reconnus de la scientificité. Dans la production de la science politique contemporaine, le style explicatif de type durkheimien est très présent. Ainsi par exemple de nombreuses études portent sur les élections et votations dans les pays démocratiques. De longue date la science politique a cherché à comprendre les déterminants du vote du citoyen. Parmi les études menées dans un esprit typiquement durkheimien, mentionnons celles qui recourent aux caractéristiques sociodémographiques pour expliquer ces données institutionnelles que sont les résultats des votations et élections. On ne donnera ici qu'un seul exemple concret, celui d'une recherche récente menée par une équipe du Département de science politique de l'Université de Genève sur *Genre, âge et participation politique : les élections fédérales de 1995 dans le canton de Genève* (Sciarini, Ballmer-Cao & Lachat, 2001). Ces chercheurs, profitant de l'extension du vote par correspondance, ont pu bénéficier d'une banque de données établies par le Service cantonal des votations et élections. Des informations sociodémographiques sur chaque citoyen(ne) sont codées (sexe, état civil, domicile, date d'arrivée dans le canton, etc.) ainsi que la participation de chaque citoyen(ne) aux votations et élections. Il devient donc possible d'analyser les relations entre l'objet d'étude (le fait de voter ou de s'abstenir) et des variables dont il s'agit de tester la causalité et la valeur explicative.

LA SOCIOLOGIE COMPRÉHENSIVE (MAX WEBER)

Avec Weber on est en présence d'un style explicatif très différent. Weber, sans jamais être tenté par la démarche empiriste, a cependant cherché à dépasser l'antinomie entre explication et compréhension que Dilthey avait posée comme une base épistémologique nécessaire. Il ne fuit pas la démarche explicative mais cherche à l'intégrer dans un dispositif heuristique global qui l'articule à la compréhension.

Il convient, comme cela a été fait pour le style explicatif empiriste, de commencer l'investigation par la question de l'objet de la sociologie selon Weber. Dans son *Essai sur quelques catégories de la sociologie compréhensive* datant de 1913 et qui fait partie du recueil publié en français sous le titre de *Essais sur la théorie de la science* (1965), Weber affirme que l'objet spécifique de la sociologie c'est l'activité (*van Handeln*). Et par activité, Weber précise qu'il faut entendre

[...] un comportement compréhensible, ce qui veut dire un comportement relatif à des « objets » qui est spécifié de façon plus ou moins consciente par un quelconque sens (subjectif) « échu » ou « visé ». La contemplation bouddhique ou l'ascèse chrétienne de conviction ont pour les agents une relation subjectivement significative à des objets d'ordre « intime » et la libre disposition économique et rationnelle de biens matériels de la part d'un individu est significativement relative à des objets d'ordre « extérieur » (1965, p. 305).

L'objet de la recherche sociologique est ici construit en référence au sens visé par les acteurs, à une subjectivité qui imprègne les comportements déployés dans le monde historique et social. De ce point de vue, Weber reste fidèle à la tradition allemande et au message de Dilthey. L'esprit de l'homme, sa volonté, son intentionalité, sa rationalité habite l'histoire et la société présente. Le réductionnisme du fait social au statut de chose est inenvisageable car il s'agit de ne pas perdre ce qui fait la spécificité de l'histoire en tant qu'histoire humaine, à savoir la présence de la subjectivité.

Weber affirme que l'activité dotée de sens est pertinente pour le sociologue dans la mesure où elle « est explicable de manière compréhensible à partir de ce sens visé (subjectivement) » (p. 305). On remarquera que Weber, contrairement à la dichotomie diltheyenne, bloque dans un même syntagme le couple explication – compréhension. Il conjoint ces deux concepts au lieu de les disjoindre. On retrouve cela en de très nombreux lieux de son œuvre⁴. La différence la plus radicale avec Durkheim se situe au niveau de ce que l'on appellera l'ontologie respective des deux maîtres de la sociologie : pour l'auteur des *Règles* la société est une réalité en soi, extérieure aux individus qui la composent, non identifiable à eux. Il considère la société comme une réalité existant en dehors des individus qui la composent : « C'est qu'un tout n'est pas identique à la somme de ses parties, il est quelque chose d'autre et dont les propriétés diffèrent de celles que présentent les parties dont il est composé » (Durkheim, 1992, p. 102). On a souvent dit que Durkheim hypostasait la société en en faisant une réalité extra-mentale, située en dehors de l'individu et de son psychisme. Chez Weber, rien de tel. Il y a un individualisme (« méthodologique », voire ontologique) qui

4. On peut se reporter aussi au premier chapitre de *Économie et société*. Cf. Weber (1971).

le situe aux antipodes du holisme durkheimien : l'individu est le seul être pertinent pour la recherche et constitue l'unité de base de l'analyse sociologique. Un texte extrait des *Essais sur la théorie de la science* exprime bien cette position et pourrait même prétendre avoir valeur de manifeste épistémologique :

Le « comprendre », en tant qu'il est le but de cette étude, est également la raison pour laquelle la sociologie compréhensive (telle que nous la concevons) considère l'individu isolé et son activité comme l'unité de base, je dirai son « atome », si l'on me permet d'utiliser en passant cette comparaison imprudente (1965, p. 318). Les concepts plus abstraits tels que « État », « association » ou « féodalité » doivent être réduits par l'activité du sociologue à une activité compréhensible, ce qui veut dire sans exception aucune, à l'activité des individus qui y participent (p. 319).

Les phénomènes sociaux considérés comme des « actions sensées », selon l'expression de Ricœur⁵, appelle chez Weber un type de causalité que l'on peut qualifier, pour emprunter les termes de Boudon, de psychologique :

Pour Weber, la compréhension du comportement, la détermination du sens de l'action sont des moments essentiels de l'analyse sociologique. Bien que Weber manipule une psychologie que Simmel qualifiera avec clairvoyance de « psychologie abstraite » ou de « psychologie de convention », la partie « psychologique » de ses analyses en constitue, sinon le cœur, du moins un moment essentiel (Boudon, 1994, pp. 99-100).

J'appellerai pour ma part ce type de causalité une causalité *interne*, c'est-à-dire relevant de certains ressorts psychiques très généraux des individus tels la rationalité et ses différents types.

Seuls donc existent les individus qui sont des êtres agissant en fonction de valeurs et de représentations, de croyances religieuses ou philosophiques, mais également en fonction de buts précis qu'ils cherchent à réaliser : construire une machine, gagner de l'argent, obtenir son salut. Pour Weber, l'explication sera nécessairement « interne », elle sera liée au nœud formé par les représentations imaginaires ou idéologiques, les croyances, par les motifs d'action qui sont liés à ces représentations, par l'ensemble des raisons d'agir de l'acteur dont la saisie par l'observateur constitue la *compréhension* de ce qui est en question.

Weber se refuse du reste à ce que cette causalité interne soit considérée comme un recours à des éléments explicatifs psychologiques. Il donne l'exemple d'un chef d'entreprise au comportement de capitaliste qui est remplacé par un autre chef d'entreprise adoptant le même comportement

5. Cf. Ricœur (1986), en particulier le texte intitulé *Le modèle du texte : l'action sensée considérée comme un texte* (pp. 183-211).

bien qu'il ait un caractère, lié à sa psychologie personnelle, complètement différent de celui de son prédécesseur (Weber, 1965) :

Ce n'est qu'au cas où l'on voudrait caractériser le sens (visé subjectivement) par cette relation comme formant l'« aspect interne » du comportement humain – façon de parler qui n'est pas sans danger ! – que l'on pourrait dire que la sociologie compréhensive considère ces phénomènes « dans leur intérieur », étant entendu qu'il ne s'agit nullement dans ce cas de faire le dénombrement de leurs manifestations physiques ou psychiques (p. 306).

L'explication est interne en ce sens qu'elle renvoie à des données mentales dont l'individu, en tant qu'agent social, est en principe capable de rendre compte en formulant les raisons de son action. Mais ces données mentales ne sont pas idiosyncrasiques, liées aux spécificités d'une personne unique et singulière. Elles sont les données d'un type social, ou d'un rôle social, dans l'exemple choisi par Weber, le rôle du chef d'entreprise. Les comportements qui découlent du fait qu'un individu épouse un certain système de croyances ou adopte un certain rôle social sont explicables à partir du moment où l'on est parvenu à la *compréhension*, c'est-à-dire à partir du moment où l'on a pu reconstruire ce système et décrire les exigences du rôle. Le type d'explication weberien doit être précisé par le fait fondamental de la composition ou de l'agrégation des comportements individuels. Le social n'est pas seulement une collection d'actions sensées individuelles, discrètes et non coordonnées. Il est aussi un univers où l'ensemble d'une population partage des significations et imprime une orientation civilisationnelle spécifique comme le capitalisme ou le calvinisme.

Le troisième élément du style explicatif est la méthode mise en œuvre. Weber part des préoccupations des historiens mais les hisse au niveau de l'épistémologie de la sociologie. À l'instar de l'historien, il considère le social dans son flux, dans l'écoulement irréversible des événements, et par là se heurte à un problème épistémologique redoutable dont il proposera une solution très féconde. Le problème est celui de la connaissance scientifique du singulier. L'histoire n'est jamais identique à elle-même et le flux des événements empêche la mise en lumière de lois constantes telles qu'on les trouve dans la nature. Or toute la philosophie de la connaissance occidentale depuis la philosophie grecque insiste sur le fait qu'il n'y a de connaissance scientifique que du général, de l'universel. Une méfiance généralisée règne par rapport aux phénomènes singuliers, uniques dont la connaissance scientifique ne serait pas possible. Weber, qui a une conception du fait social comme singulier et historique, veut cependant assurer la scientificité de la connaissance sociologique. Il le fera en élaborant sa célèbre théorie de l'*idéaltype*. L'idéaltype est une construction du sociologue qui élabore une représentation simplifiée de la réalité, une sorte de description de l'objet qui n'en retient que les traits *essentiels* (terme employé fréquemment par Weber). Par exemple, tous les calvinistes sont des hommes à

chaque fois singuliers et uniques, présentant des traits idiosyncrasiques, mais aussi un certain nombre de caractéristiques communes permettant tout de même de construire un concept de *calviniste* qui fasse abstraction des traits idiosyncrasiques. De cette manière, Weber parvient à maintenir une généralité de substitution : la réalité ne connaît que des individus singuliers et des flux historiques. Mais le travail scientifique reconstruit une sorte d'essence, l'idéaltype, donc d'entité conceptuelle dotée d'universalité et qui permet de surmonter la discontinuité des individus et la fluidité des événements.

Dans ces conditions, on comprend bien que Weber ait eu un intérêt considérable pour l'activité des agents économiques. En effet, il est possible de déterminer quel est le comportement rationnel, non idiosyncrasique, en matière d'économie. Certes, tous les individus ne se comportent pas, en toutes occasions et à tout moment, en agents économiques rationnels, mais tant la pratique économique capitaliste que la science économique elle-même ont largement contribué à fixer les contours du comportement économique (rationnel) idéaltypique. L'individu qui calcule le rapport coût-bénéfice et qui cherche à maximiser son profit agit de manière rationnelle et peut rendre compte de sa démarche. Ce qu'il fait est en premier lieu compréhensible car il est possible de saisir et reconstruire les raisons de l'agir. D'autre part, ces raisons compréhensibles fonctionnent comme des motifs d'action et possèdent donc valeur de cause de cette action. Est ainsi mise en évidence une *énergétique* des motifs, des représentations, des idées même, qui trouvera une illustration remarquable dans *l'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*.

Au niveau d'une sociologie scientifique, la détermination de la cause permet la mise en lumière de l'explication. Weber ne se détourne pas de cette exigence de la scientificité ; il va chercher la cause dans l'individu et ce qui l'habite. Le motif de l'action, la raison qui pousse l'agent à agir remplit une fonction causale dans le dispositif explicatif webérien.

La manière dont l'agent social se situe par rapport aux valeurs, aux représentations, aux croyances *explique* causalement ce qui découle du fait d'être habité par ces valeurs, représentations et croyances. Pour prendre un exemple relevant de l'actualité, si je comprends que pour un exalté religieux la mort volontaire dans un acte de guerre sainte ou de terrorisme pour la cause de Dieu permet d'obtenir le paradis, l'estime de son entourage et le plaisir anticipé de faire du mal à l'ennemi, je suis alors en mesure d'expliquer l'action concrète qui a poussé cette personne à détruire et à se détruire. Comprendre, ici, signifie reconstruire l'*ethos* du kamikaze et attribuer causalement l'énergie qui se dégage de cet *ethos* à la source des comportements observables.

Il y a donc très clairement une imbrication des concepts de compréhension et d'explication chez Weber que l'on retrouve dans des formules

telles que *explication compréhensive* (1965, p. 303), *explication par interprétation* (p. 308). Une fois compris et donc reconstruit par le sociologue, l'éthos vaut comme explication. Cette imbrication est l'un des traits majeurs du style explicatif wébérien qui, selon certains, serait le style dominant dans la sociologie contemporaine. Dans un texte récent, Passeron n'hésite pas à affirmer le triomphe discret de la vision scientifique du vieux maître allemand :

Si j'osais livrer ici ma conviction épistémologique [...], je dirais volontiers aujourd'hui que la sociologie me semble devenue tout entière wébérienne, pour autant du moins qu'elle poursuit une intelligibilité qui lui appartient en propre. La sociologie vivante est wébérienne, soit, chez les chercheurs wébériens, parce qu'elle utilise *directement* des typologies ou des concepts descriptifs issus d'un des nombreux chantiers de sociologie historique de Weber, soit, *indirectement* (et c'est le plus fréquent), parce qu'une sociologie qui n'abdique ni l'« explication » ni la « compréhension » repose inévitablement sur une épistémologie wébérienne, même quand cette sociologie se réclame emblématiquement du lexique d'un autre maître. (Passeron, 1996, p. 12)

La tradition issue de Weber a connu un double destin. Dans la mesure où Weber fut un adepte de l'individualisme méthodologique (Boudon, 1992, pp. 26-27) selon lequel, comme il l'a été dit plus haut, l'individu est l'unité d'analyse pertinente, il inspire ce que Boudon appelle la « *sociologie de l'action à-la-Weber* » qui considère que « la causalité d'un phénomène réside dans les actions individuelles dont il est le résultat » (p. 13). On citera comme exemple de cette variante du style wébérien le fameux ouvrage de Olson *The Logic of Collective Action* (1965) qui a profondément marqué les recherches sociologiques et politologiques d'inspiration individualiste sur le phénomène social de l'action collective.

On connaît par ailleurs le grand intérêt que Weber avait pour l'histoire et l'attention qu'il accorda aux singularités des formations historiques telles que le *calvinisme*, ou le *judaïsme* ou le *capitalisme*. Cet intérêt a donné naissance à une autre variante du style wébérien. À ce titre, le sociologue allemand a durablement inspiré les chercheurs intéressés par la définition historique de l'*éthos des sociétés*, entité de type macrosociologique ou macropolitique saisie dans l'unité construite de l'idéal-type. C'est ainsi que Wippler considère qu'« une proposition macrosociologique est au centre de la théorie de Weber concernant la naissance du capitalisme » (1993, p. 208).

Dans la science politique contemporaine, le style explicatif – compréhensif wébérien dans sa variante macro – a trouvé des concrétisations nombreuses et variées. On mentionnera notamment les travaux de Aron (1965), de même que ceux de Hannah Arendt qui, dans sa Préface à *Sur l'antisémitisme, les origines du totalitarisme* (Arendt, 1973) se situe dans une dialectique de la compréhension et de l'explication qui n'est pas sans rappeler le Weber d'*Économie et société* :

Il me sembla évident que ces phénomènes appelaient non seulement la lamentation et la dénonciation mais aussi une explication. Ce livre constitue une tentative de compréhension de faits qui, au premier coup d'œil, et même au second, semblaient révoltants. (1973, p. 16)

Le style arendtien consiste bien à reconstruire, à partir d'une documentation historique d'une très grande ampleur et d'une conceptualisation philosophique, la compréhension d'un phénomène socio-politique, que cela soit l'antisémitisme, le totalitarisme de manière plus générale ou encore le phénomène des révolutions dans la modernité politique. Il s'agit d'une compréhension en ce sens que ce qui est visé par la démarche est bien le sens que la réflexion savante actuelle peut conférer à ces phénomènes, sens qui vient en quelque sorte commenter la signification que les acteurs historiques eux-mêmes voyaient à leurs actions.

De manière très différente, mais à mon sens toujours dans une tradition wébérienne de réflexion historique sur le sens, on mentionnera les travaux d'ordre macrohistorique et macrosocial d'un Eisenstadt (1993) cherchant à scruter, là encore dans une démarche mêlant explication et compréhension, les caractéristiques fondamentales des systèmes politiques et, en particulier, celles des empires bureaucratiques historiques (Chine, empire byzantin, etc.). Dans le même style, mais avec des hypothèses différentes, on mentionnera le très célèbre ouvrage de Huntington *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order* (1996) qui a l'ambition de fournir une nouvelle grille d'interprétation des relations internationales en élaborant des types de civilisations et en formulant l'hypothèse de leur choc mutuel.

CONCLUSION

Bien entendu, les sciences sociales ne s'en tiennent pas rigidement aux deux styles de base qui viennent d'être exposés. Le développement interne des différentes disciplines tel qu'il a été engendré par la pratique réelle de ces sciences a vu fleurir une diversité de styles dont certains sont au fond des *hybrides* des deux styles historiques et fondateurs. Il convient de mentionner dans ce contexte le développement considérable des études portant sur les *attitudes*. L'attitude est un phénomène psychique, interne, en premier lieu individuel, mais que l'on peut étudier également sur une base collective. À travers les techniques appropriées mises progressivement au point (échantillonnage, interviews, questionnaires standardisés, codage des données, analyses statistiques), ce qui était de l'ordre du psychique, de l'individuel et de l'interne, devient objectivé et collectif. Sur un plan strictement méthodologique et donc excluant toute perspective ontologique, les

phénomènes de « l'esprit » deviennent des « choses » susceptibles de traitement quantitatif. Le point de vue mental de l'acteur social devient ainsi, grâce aux stratégies de l'opérationnalisation, un véritable objet au sens durkheimien. Les travaux de Lazarsfeld (en particulier 1970, 1993) et de son école ont définitivement accredité ce courant vite devenu l'un des axes majeurs en sciences sociales. Les objets étudiés (les attitudes) peuvent alors être analysés en cherchant leur explication dans les variables sociodémographiques classiques ou dans les variables institutionnelles ou économiques. Parmi des centaines d'illustrations possibles glânées dans le répertoire des sciences sociales et de la science politique en particulier, on donnera comme exemple de ce style les recherches bien connues de Inglehart (1977) sur les transformations des valeurs et le postmatérialisme ou celles menées en France par Mayer (1993) sur l'antisémitisme et par Perrineau (1997) sur l'électorat d'extrême-droite.

Pour conclure, il faut aussi parler d'un style tout différent qui prend le *texte* pour objet, qui met en œuvre des méthodes dérivées de la linguistique ou de la critique littéraire et qui trouve ses ressources explicatives dans divers modèles théoriques (analyse des systèmes, théorie des jeux, modèles pragmatiques, etc.). On mentionnera dans cette ligne stylistique les travaux de Roig (1979) sur la *Grammaire politique de Lénine* et de Ossipow (1979) sur la *Transformation du discours politique dans l'Église*.

La recherche réelle, dans toute sa liberté et sa richesse, n'hésite pas à mêler ou à juxtaposer, lorsqu'elle en éprouve le besoin, différents styles, comme dans les travaux de Kriesi sur les nouveaux mouvements sociaux, travail qui s'appuie sur des sondages Eurobarometer ainsi que sur des données agrégées concernant le nombre d'événements suscités par les *nouveaux mouvements sociaux* (Kriesi, 1995). La recherche réelle est à la fois fidélité à des styles fondateurs (Durkheim, Weber, Lazarsfeld) et liberté combinatoire d'hybridation et d'invention.

En résumé, des styles explicatifs très variés se sont développés en sciences sociales mettant en jeu des virtualités interprétatives et méthodologiques différentes. En premier lieu, ils dépendent de la manière dont l'objet des sciences sociales est interprété dans le moment préscientifique de la précompréhension : objet comme chose, comme action, comme texte, comme tout, comme système ou comme organisme, etc. En second lieu, ils dépendent de la théorie explicative mise en œuvre, par exemple théorie de l'inconscient, de la lutte des classes, de l'intérêt individuel, de la fonctionnalité sociale ; en troisième lieu, ils dépendent du type de méthode auquel le chercheur recourt : par exemple méthode génétique ou dialectique, documentaire et reconstructive ou récolte de données quantifiables et traitement statistique.

Quel que soit le style explicatif retenu, la causalité apparaît incontournable en sciences sociales. À cet égard, il n'est pas sans intérêt d'évoquer

en conclusion un problème qui avait beaucoup intéressé Piaget comme en témoignent au moins deux textes publiés à de nombreuses années de distance (Piaget, 1941, 1967). Piaget opère une distinction entre causalité et implication. La causalité occasionne une modification des états du monde, alors que l'implication occasionne une modification des états cognitifs par le parcours réglé de l'intelligence.

Le savant genevois s'élève avec ironie contre le dualisme diltheyen comme manifestation de la pensée allemande qui, « sous l'influence d'un démon métaphysique » (Piaget, 1967, p. 1130), a introduit une séparation absolue et irréconciliable entre science de la nature, vouée à l'explication causale, et aux sciences de l'esprit, vouée à la compréhension. En fait, Piaget admet que les sciences de l'homme (en tout cas celles que nous nommons aujourd'hui sciences sociales) sont soit explicatives soit font « intervenir deux séries parallèles : l'une d'implication et l'autre de causalité » (p. 1134). Les sciences de l'homme sont implicatives dans la mesure où les sujets sociaux, y compris les chercheurs en sciences sociales, sont appelés à manipuler des symboles tels des « règles, des valeurs et des signes ». On pourrait donc dire que, par exemple, la théorie des jeux qui eut une si profonde influence sur la science économique, la sociologie et la science politique, est un exercice de virtuosité implicative puisqu'elle met en œuvre des ressources mathématiques pour formaliser les raisonnements tenus par les stratégies ou les agents économiques. Mais ce qui intéresse le chercheur en sciences sociales, ce n'est pas la pure syntaxe du raisonnement, aussi virtuose soit-elle, c'est l'inscription de cette syntaxe et de cette rationalité dans une action, comme Weber l'a bien vu. L'implication logico-mathématique, l'idéal, le monde des valeurs, des normes, des signes, des idées et des représentations, tout cela a du prix aux yeux des sciences sociales pour autant qu'une énergétique vienne informer et dynamiser la logique. Cette énergie née de l'action basée sur les valeurs est la force anti-entropique capable de maintenir le monde en l'état ou au contraire de le transformer. Weber lui-même, à qui certains pourraient reprocher de donner un rôle trop important aux ressorts internes comme les motifs, les raisons, les représentations, était surtout intéressé par ce qu'il appelait *l'influence* des idées, par la causalité de l'ethos, et donc par cette causalité active exercée dans l'histoire par l'esprit, la volonté et la culture. Piaget a ainsi raison de considérer, contre Dilthey, que « toute science de l'homme est donc à la fois implicatrice et causale dans ses analyses du sujet humain, tandis que toute science naturelle est causale du point de vue de ses objets matériels et implicatrice du point de vue du sujet qui organise mathématiquement le savoir » (p. 1135). En sciences sociales, tous les styles explicatifs ramènent à l'énergétique causale qui est à l'œuvre dans le monde des hommes et qui semble vraiment primer le point de vue implicatif. Le monde social en effet est celui où le calcul, tout comme la symbolisation, devient action et où, ultimement, l'esprit lui-même se déploie comme énergie.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Arendt, H. (1967). *Essai sur la révolution*. Paris : Gallimard. (rééd. Collection TEL).
- Arendt, H. (1972-1973-1982). *Les origines du totalitarisme. Vol. 1 : Sur l'antisémitisme. Vol. 2 : L'impérialisme. Vol. 3 : Le système totalitaire*. Paris : Calmann-Lévy. (Rééd. Coll. Points-Essais). Paris : Le Seuil.
- Aristote (1962). *La Métaphysique*. (Trad. J. Tricot). Paris, Vrin, 2 vol.
- Aron, R. (1965). *Démocratie et totalitarisme*. Paris : Gallimard.
- Boudon, R. (1992). Introduction. Action. In R. Boudon (Éd.), *Traité de sociologie* (pp. 7-55). Paris : PUF.
- Boudon, R. (1994). Durkheim et Weber : Convergences de méthode. In M. Hirschhorn et J. Coenen-Huther (Éd.), *Durkheim et Weber. Vers la fin des malentendus ?* (pp. 99-122). Paris : L'Harmattan.
- Coenen-Huther, J. & Hirschhorn, M. (1994). Introduction. In M. Hirschhorn & J. Coenen-Huther (Éd.), *Durkheim et Weber. Vers la fin des malentendus ?* (pp. 5-16). Paris : L'Harmattan.
- Durkheim, E. (1992). *Les règles de la méthode sociologique*. Paris : PUF.
- Eisenstadt, S.N. (1993). *The Political Systems of Empires*. (With A New Introduction by the Author). New Brunswick (USA) and London (UK) : Transactions Publishers.
- Geertz, C. (1986). *Savoir local, savoir global. Les lieux du savoir*. Paris : PUF.
- Heelan, P.A. (1997). L'herméneutique de la science expérimentale : la mécanique quantique et les sciences sociales. In J.-M. Salanskis, F. Rastier & R. Schleps (Éd.), *Herméneutique : textes, sciences* (pp. 277-292). Paris : PUF.
- Herman, J. (1983). *Les langages de la sociologie*. Paris : PUF.
- Huntington, S. P. (1996). *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*. New York : Simon & Schuster.
- Inglehart, R. (1977). *The Silent Revolution*. Princeton : Princeton University Press.
- Kriesi, H. (1995). Bewegungen auf der Linken, Bewegungen auf der Rechten : Die Mobilisierung von zwei neuen Typen von sozialen Bewegungen in ihrem politischen Kontext. *Swiss Political Science Review*, 1/1, 9-52.
- Lazarsfeld, P.F. (1970). *Philosophie des sciences sociales*. (P. Birnbaum & F. Chazel, trad.). Paris : Gallimard.
- Lazarsfeld, P.F. (1993). *On Social Research and its Language*. Chicago and London : The University of Chicago Press.
- Mayer, N.(1993). L'antisémitisme français à l'aune des sondages. In M. Wiewiorka (Éd.), *Racisme et modernité* (pp. 278-288). Paris : La Découverte.
- Moles, A. (1995). *Les sciences de l'imprécis*. Paris : Seuil.
- Olson, M. (1965). *The Logic of Collective Action*. Cambridge (Mass.) : Harvard University Press.

- Ossipow, W. (1979). *La transformation du discours politique dans l'Église*. Lausanne : L'Age d'Homme.
- Passeron, J.-C. (1996). Introduction. L'espace wébérien du raisonnement comparatif. In M. Weber (Éd.), *Sociologie des religions* (pp. 1-49). Paris : Gallimard.
- Perrineau, P. (1997). *Le symptôme Le Pen. Radiographie des électeurs du Front national*. Paris : Fayard.
- Piaget, J. (1941). Essai sur la théorie des valeurs qualitatives en sociologie statique (« synchronique »). In A. Babel, Ch. Burky, E. Folliet, L. Hersch, E. Milhaud, J. Piaget, W.E. Rappard & Cl. Terrier (Éd.), *Études économiques et sociales*. Genève : Georg & Cie.
- Piaget, J. (1967). Les deux problèmes principaux de l'épistémologie des sciences de l'homme. In J. Piaget (Éd.), *Logique et connaissance scientifique* (pp. 1114-1146). Paris : Gallimard.
- Ricœur, P. (1986). *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*. Paris : Seuil.
- Roig, C. (1979). *La grammaire politique de Lénine*. Lausanne : L'Age d'Homme.
- Sciarini, P., Ballmer-Cao, T.-H. & Lachat, R. (2001). Genre, âge et participation politique : les élections fédérales de 1995 dans le canton de Genève. *Swiss Political Science Review*, 7/3, 83-98.
- Sperber, D. (1996). *La contagion des idées*. Paris : Odile Jacob.
- Taylor, C. (1971). Interpretation and the Sciences of Man. *Review of Metaphysics*, 25, 33-34, 45-51.
- Toumlin, S. (1983). The Construal of Reality : Criticism in Modern and Postmodern Science. In W.J.T. Mitchell (Ed.), *The Politics of Interpretation* (pp. 99-117). Chicago : The University of Chicago Press.
- Ullmo, J. (1967). Les concepts physiques. In J. Piaget (Éd.), *Logique et connaissance scientifique* (pp. 623-705). Paris : Gallimard.
- Weber, M. (1965). *Essais sur la théorie de la science*. Paris : Plon. (Original publié en 1913).
- Weber, M. (1967). *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Paris : Plon. (Original publié en 1904-1905).
- Weber, M. (1971). *Économie et société*. Paris : Plon. (Original publié en 1956).
- Wippler, R. (1993). Individualisme méthodologique et action collective. In F. Chazel (Éd.), *Action collective et mouvements sociaux* (pp 207-224). Paris : PUF.